BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE TOURAINE
Tome LXVI, 2020, p. 81-94

HISTOIRE MÉDIÉVALE ET MODERNE

# *Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne – Pierre Meusnier : les vraies origines du Palais du Commerce de Tours (1757-1759)*

PHILIPPE CACHAU
*Docteur en histoire de l'art, Chercheur associé à l'Université Bordeaux-Montaigne (EA 538)*

ON a longtemps hésité sur le nom de l'architecte du Palais du Commerce de Tours **(fig. 1)**, dénommé « Hôtel des Consuls » au XVIII[e] siècle. Parmi les ouvrages régulièrement attribués à Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, dernier des Mansart (1711-1778), ce bâtiment en faisait partie[1]. Si, jusqu'à présent, suite à nos travaux, toutes les attributions se sont confirmées (château d'Asnières-sur-Seine, monastère royal Notre-Dame de Prouille, maisons des dames de Saint-Chaumont et Clautrier à Paris), celle-ci fait, en revanche, exception.

Il est établi désormais, en effet, que ce magnifique bâtiment est bien l'œuvre de l'architecte tourangeau, d'origine parisienne, Pierre Meusnier (1711-1781). Qualifié tour à tour en son temps d'« ingénieur », d'« inspecteur des turcies et levées de la Loire » et d'« architecte », il fut l'auteur de plusieurs hôtels et maisons de style rocaille à Tours où il témoigna d'un talent certain[2]. Le Palais du Commerce demeure assurément l'une de ses plus belles réalisations en Touraine.

1. Cf. Bauchal, Delaire, Gallet et Russo dans bibliographie. Sur l'activité et la vie de Mansart de Sagonne, cf. Cachau, 2004, t. I et II.
2. Cf. Bossebœuf, s.d., p. 249 et *infra*.

## ■ Attribution à Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne : origine d'une légende

Paul Vitry rendit le premier, en 1907, le bâtiment à Meusnier, s'étonnant qu'on ait pu invoquer « le grand nom de Mansart » à son propos, Jules Hardouin-Mansart étant décédé en 1708. Il est vrai que l'on ne connaissait guère alors l'activité de ses petits-fils, Jean Mansart de Jouy (1705-1783) et Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne (1711-1778), et encore moins le passage du premier en Touraine à Verneuil-sur-Indre et à Loches[3].

La première mention d'un Mansart, auteur du palais, apparait en 1844 dans le guide de la ville par Alexandre Giraudet qui prétend que l'édifice fut « construit sur les dessins de Mansart neveu » (sic), manière dont on qualifiait habituellement le dernier des grands Mansart[4]. L'attribution glissa ensuite vers

3. Cf. Vitry, 1907, p. 116. Sur l'activité de Jean Mansart de Jouy en Touraine, cf. Cachau, 2004, t. I, p. 146-147.
4. Cf. Giraudet, 1844, p. 213-215. La dénomination « Mansart neveu » fut notamment remployée par les historiens de l'Hôtel-Dieu de Marseille. Elle demeure néanmoins ambiguë ici puisque le palais du commerce fut aussi attribué à Jules Hardouin-Mansart, « neveu du célèbre François Mansart » (cf. *infra*).

**Fig. 1 :** Pierre Meusnier : Palais du Commerce de Tours, 1757-1759 (cl. Ph. Cachau).

son aïeul Hardouin-Mansart[5]. Si, au cours du siècle, la plupart des auteurs privilégièrent l'hypothèse de Pierre Meusnier, le nom de Mansart subsista néanmoins. On alla même jusqu'à faire de Meusnier, un neveu voire un élève d'Hardouin-Mansart[6]. L'attribution à Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne demeura jusqu'au début des années 1980, période durant laquelle la restauration complète du bâtiment consacra définitivement le nom de Meusnier[7].

Lors d'une restauration complète de l'édifice en 1879-1892, on découvrit dans les fondations du passage de porte cochère, le 29 juillet 1879, une plaque de cuivre **(fig. 2)** que l'on avait déposé lors de la pose de la première pierre, le 9 juillet 1757[8].

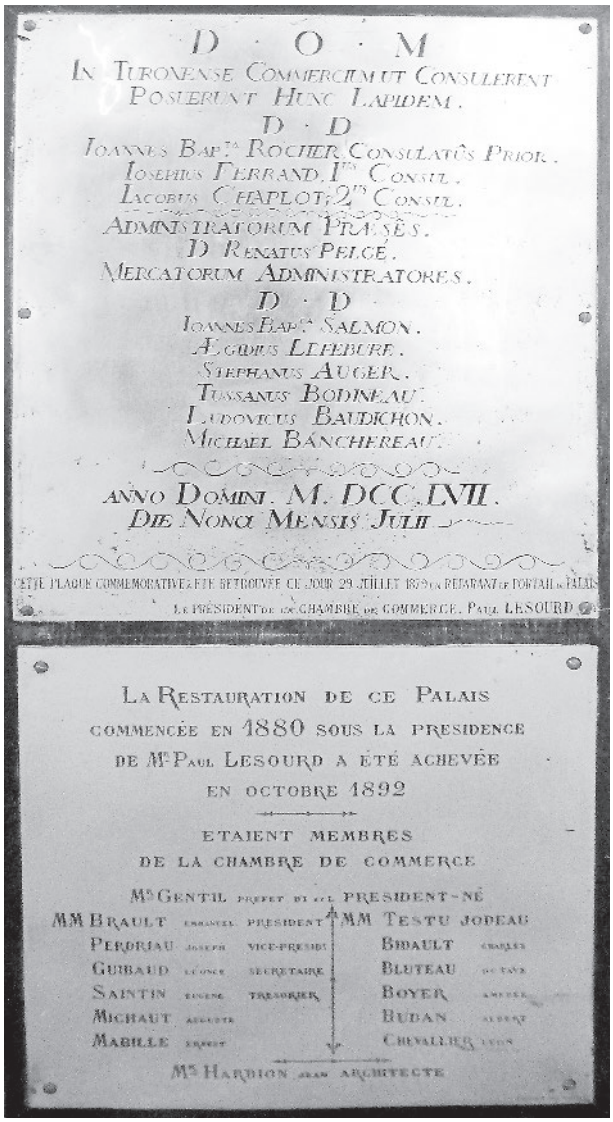


**Fig. 2 :** Plaque de cuivre de la pose de la première pierre du 9 juillet 1757, découverte en 1879 sous le passage de porte cochère (cl. François Caillaud).

Enfin, le terrier de la paroisse Saint-Julien révèle que l'édifice avait été bâti de 1757 à 1759 par le corps des marchands de la ville grâce au recouvrement des rôles des impositions sur les banquiers, marchands et négociants. Il s'érigeait au droit d'anciens bâtiments que la juridiction consulaire de Tours, créée en 1567,

5. Cf. Destréguil, s.d., p. 9, Giraudet, 1885, p. LI-LII, Mirault, 1927, p. 18, Ranjard, 1949, p. 25.

6. Cf. Vitry, 1907, p. 116, Mirault, 1927, p. 18, Ranjard, 1949, p. 25, Cozette, 1967, p. 283-287, Jeanson, 1973, p. 61, Giry, 1981, p. 34, Livernet, 1981, p. 167, Pérouse de Montclos, 1995, p. 623.

7. Cf. Giry, 1981, p. 34.

8. Cf. Carré de Busserolle, 1883, p. 299-300. Cette plaque, longtemps exposée sous le passage de porte cochère, disparut lors du déménagement de la chambre de commerce en 2018. Elle portait l'inscription suivante :

« D.O.M. *In Turonense Commerciumut Consularent posuerunt hunc lapidem*

DD
Ionnes Bapta Rocher Consultus Prior
Iosephus Ferrant 1us Consul
Iacobus Chaplot 2us Consul

Administratorum Praeses
D. Renatus Pelgé

Mercatorum Administratores
DD
Ionnes Bapta Salmon
Aegidius Lefebure
Stephanus Anger
Tussanus Bodineau
Ludovicus Baudichon
Michaël Bauchereau

Anno Domini M DCC LVII
Die Nono Mensis Julii

Sur la restauration du bâtiment au XIXe siècle, cf. Droguet, 1993, p. 180-182.

**Fig. 3 :** Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne : Château de Jossigny, 1753 (cl. Ph. Cachau).

avait acquis des Jésuites, le 1er juillet 1671, moyennant 18 000 livres. On ignorait toujours, cependant, le nom de l'architecte[9].

## ■ L'attribution à Pierre Meusnier et les origines de celle à Mansart de Sagonne

Si, comme on l'a évoqué, Pierre Meusnier apparaissait de plus en plus comme l'auteur véritable de l'édifice, les preuves de cette attribution faisaient hélas défaut. Deux documents conservés aux Archives nationales et les propos de Jacques-François Blondel, fameux théoricien et professeur à l'Académie royale d'architecture, dans ses *Observations sur (…) la Ville de Tours* en 1760, nous ont permis de conforter l'attribution.

Une délibération du corps des marchands du 7 décembre 1757, conservée aux Archives nationales et retrouvée par nos soins en 1994, déclare en effet qu'« il a été délibéré par les mêmes commissaires pour veiller à la construction du nouveau bâtiment seroient convenus pour avec Mr Meunier travailler au plan nouveau d'une nouvelle halle, salle de juridiction et chapelle y jointe si le cas le requiert (…) ». Une seconde délibération, toujours aux Archives nationales, en date du 27 janvier 1758, déclare également : « (…) à l'instant Mr Meunier ingenieur s'est présenté, lequel nous a dit que le bâtiment de la juridiction et halle servant de vente pourroit monter de 21 a 22 milles livres »[10].

En 1760, Jacques-François Blondel, confirma le nom de Meusnier comme auteur de « la Bourse qui vient d'être élevée depuis quelques années ». Il déclarait en effet en note qu'elle le fut sur ses dessins[11].

Comme on le voit, il n'a jamais été question dans ces témoignages de Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne. Il est toutefois intéressant d'analyser l'origine d'une telle attribution, d'autant plus probante jusqu'à présent, que le dernier Mansart avait effectivement des liens avec la ville de Tours et que le style du bâtiment correspondait, à bien des égards, à celui de ses grands chantiers de la décennie tels que le château de Jossigny (**fig. 3**), la maison des Italiens à Versailles (**fig. 4**) ou le projet pour l'Hôtel de ville de Marseille en 1752 (**fig. 5**).

Certains verront dans l'origine de cette attribution, la présence d'un Jean Hardouin, propriétaire de l'ilot au XVIe siècle, loti à partir de 1504 (**fig. 6**)[12].

9. Tours, Archives départementales d'Indre-et-Loire, 2 Mi 13 (H 528) : Terrier de la paroisse Saint-Julien, 1761, p. 612-614, nº 327. Cf .Carré de Busserolles, 1883, p. 299-300, Cozette, 1967, p. 287 et Giry, 1981, p. 17. Les archives du palais du commerce ont disparu lors des bombardements de la ville en juin 1940, le bâtiment ayant miraculeusement survécu.

10. Paris, Archives nationales, F12 790 : « Mémoires, arrêts, requêtes, lettres et pièces relatives aux corps des marchands de la ville de Tours » (1763-1768). Ces pièces demeuraient inconnues jusqu'à leur signalement dans notre thèse en 2004, t. II, p. 1333. Elles ont été reproduites par François Caillaud dans le tome II de son master en 2018 (fig. 89 et 91).

11. Paris, Bibliothèque de l'Institut de France, Ms 1046, cf. bibliographie. Septième section : « Observations sur quelques édifices de la Ville de Tours ». Blondel précise en note (a) : « Sur les dessins de M. Meusnier architecte de cette Province ». Nous remercions Mme Martine Bonnin de nous avoir signalé cet ouvrage.

12. Cf. Livernet, 1981, p. 250.

**Fig. 4 :** Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne : Maison de plaisance de la comtesse d'Argenson à Versailles, dite « des Italiens », 1752 (cl. Ph. Cachau).

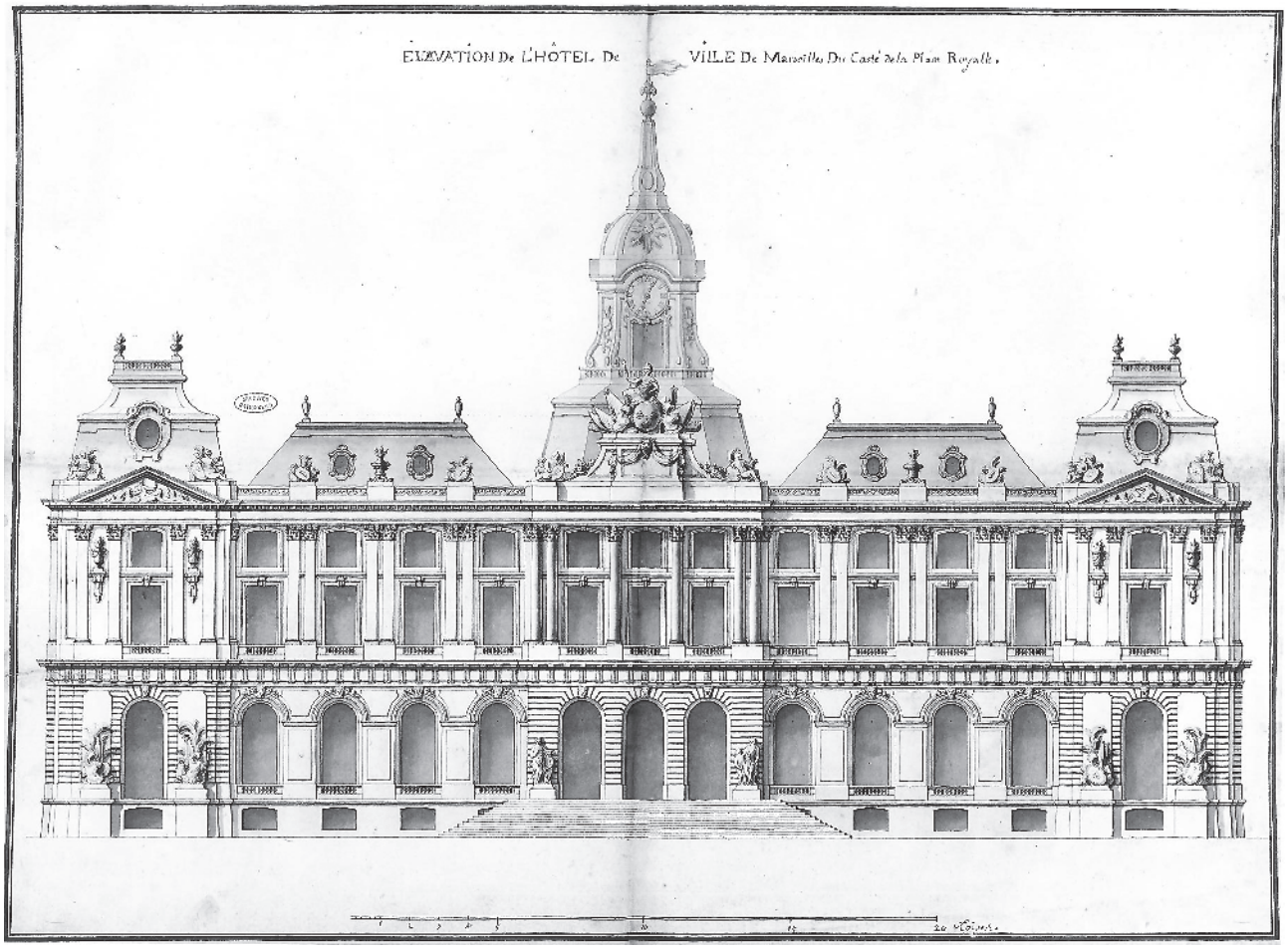


**Fig. 5 :** Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne : Projet pour l'hôtel de ville de Marseille, 1752 (Archives nationales, Cartes et plans, H[1] 1320, n° 70).

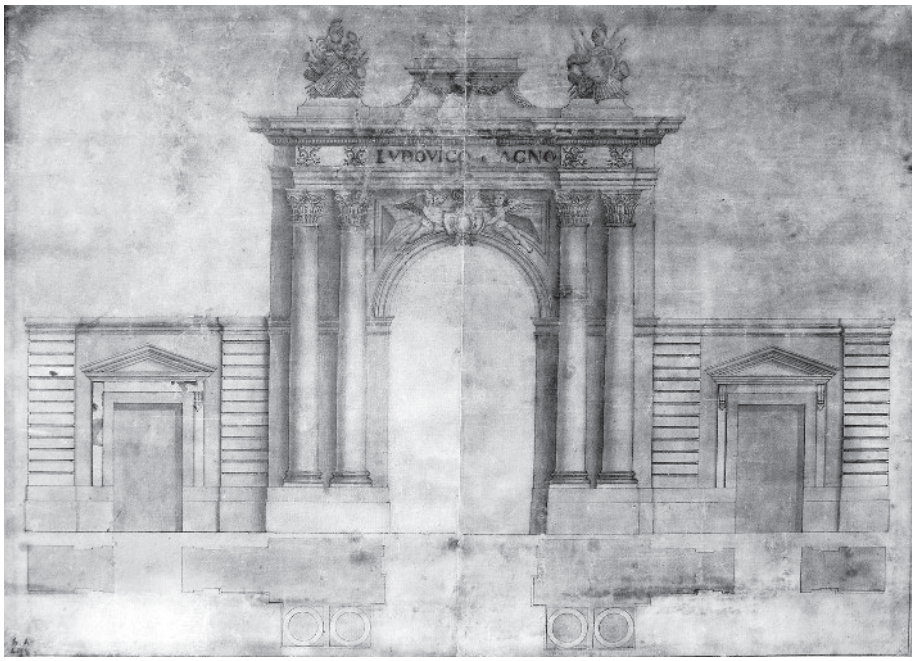

**Fig. 6 :** Martin Baudequin-Lemongeaud : *Porte monumentale en arc-de-triomphe à l'entrée de la rue Traversaine (Nationale) de Tours*, lavis par Aubin, 1774, fonds SAT.

Plus sérieusement, on sait que depuis 1736, Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne était l'architecte de la famille Richard dont les frères, Jean-Pierre et Joseph, étaient installés en partie à Tours par leurs fonctions : le premier, aîné des deux, était receveur général des finances de la généralité en alternance avec Simon Boutin, autre client de l'architecte. Joseph, le cadet, clerc puis chapelain de la chapelle du roi, fut prévôt de l'abbaye Saint-Martin et chapelain de Saint-Blaise à la cathédrale de Tours, entre autres[13].

Grâce à eux, Mansart de Sagonne exerça sans nul doute ses talents dans la ville, notamment pour les ouvrages de remise au goût du jour de l'abbaye Saint-Martin qui n'avaient pas manqués, aussi modestes soient-ils, mais que la disparition d'une partie des archives pour cette période ne permet de confirmer[14]. L'activité du dernier Mansart à Tours est d'autant plus probante qu'on le sait en activité dans le Val-de-Loire, dès les années 1730, pour l'évêque d'Orléans, Nicolas-Joseph de Paris Fleuriau d'Armenonville, issu de la clientèle Mansart, allié de la famille Amelot qui faisait travailler Jean Mansart de Jouy à leur château de Chaillou sur la commune de Châtillon-sur-Indre, notamment. Celui-ci œuvrait depuis les années 1730 pour une autre grande famille tourangelle, aussi alliée aux Amelot : les Chaspoux de Verneuil[15].

Rappelons que, suivant ses termes, Mansart de Sagonne était toujours prompt à « marcher sur la trace de ses ancêtres » : Jules Hardouin-Mansart était réputé avoir fourni le dessin, voire pour certains avoir érigé la porte monumentale de la ville de Tours sous forme d'arc-de-triomphe **(fig. 6)**[16]. Par ailleurs, un Pierre

13. Cf. Cachau, 2004, t. I, p. 507-520 et Maillard, 2007, t. 3, p. 1993. Sur l'activité de Mansart de Sagonne pour Simon Boutin, cf. notre article en ligne *Le fabuleux ensemble de M. Boutin, rue de Richelieu*, avril 2016, http://philippecachau.fr/pages/mes-articles.html (consulté en octobre 2020).

14. Du fait de la Seconde Guerre mondiale, cf. note 9. Sur Saint-Martin de Tours au XVIII[e] siècle, cf. Maillard, 2007. De 1737 à 1740, Mansart de Sagonne restaura les biens de la manse abbatiale d'une des plus prestigieuses abbayes de France, celle de Saint-Germain-des-Prés, pour le comte de Clermont, prince du sang (cf. Cachau, 2004, t. I, p. 406-414 et t. II, p. 1196-1200). Ceci ne manqua pas de susciter des vocations dans d'autres abbayes.

15. Cf. Cachau, 2004, t. I, p. 147 (Amelot), 504-507 (Paris Fleuriau d'Armenonville) et note 3. À Orléans, les archives font aussi défaut pour les mêmes raisons. Mansart de Sagonne aurait reconstruit le bâtiment du secrétariat du palais épiscopal et, en 1740, les bâtiments de Saint-Euverte dont le maitre-autel de l'abbatiale était réputé l'œuvre d'Hardouin-Mansart.

16. Cette porte monumentale, commandée en 1688 par la ville de Tours en l'honneur de Louis XIV, fut érigée en 1692 en bordure de Loire, à l'extrémité de la rue Traversaine (actuelle rue Nationale). Elle se présentait sous la forme d'un arc-de-triomphe avec grande entrée plein cintre et colonnes géminées d'ordre corinthien, surmontées de trophées militaires en amortissement, ces derniers œuvres de Jehan Roussel. Le sculpteur du roi, François Girardon, avait fourni le modèle d'une statue pédestre de Louis XIV qui devait être disposée au centre, entre les trophées, mais le projet, jugé peu convaincant, fut abandonné. Un dessin de cette porte par Aubin en 1774 est conservé à la Société archéologique de Touraine (fig. 6) que nous remercions pour la communication de son cliché. Démolie en 1775 lors du percement de la rue Royale (actuelle rue Nationale) et l'aménagement d'une place en l'honneur du nouveau roi, Louis XVI, la

Meunier est signalé lors de la restauration de l'hôtel de Mannevillette à Versailles en 1746 mais, charpentier de métier, il s'agit là probablement d'un homonyme[17].

Autre coïncidence troublante en rapport avec Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne à signaler : une demoiselle Marie-Françoise Letellier, veuve de Jean-Baptiste Lenoir, marchand chapelier à Paris, était propriétaire, en 1758, d'une des maisons mitoyennes du Palais du Commerce au nord. Il n'est pas impossible qu'elle ait été apparentée, à des degrés divers, au grand entrepreneur parisien, Louis Letellier, avec lequel Mansart de Sagonne avait bâti à Versailles, l'église royale Saint-Louis (1742-1754) et sa vaste maison à loyer de la rue de Satory (actuellement Maréchal Joffre), dite Pavillon Letellier (1754-1755)[18] (?).

## ■ Pierre Meusnier, un architecte parisien en Touraine

Pierre Meusnier n'était pas si éloigné des Mansart et de leur clientèle, particulièrement de Mansart de Sagonne.

Né à Paris en 1711 – comme Mansart de Sagonne –, issu d'une famille protestante, il était le fils d'une personnalité non négligeable de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture : Philippe Meusnier (1656-1734), peintre du roi, qui revêtait les fonctions de conseiller et de trésorier de l'institution dont Jules Hardouin-Mansart était le protecteur en tant que surintendant des Bâtiments du roi (1699-1708). Ajoutons que Pierre Meusnier avait également pour aïeul paternel un marchand mercier et juge consul de la ville de Paris du nom de Jean Meusnier. Ceci n'avait sans doute pas manquer de susciter l'intérêt des juges consuls de Tours en 1757[19].

Meusnier père était réputé pour son activité de peintre d'ornements et de *quadratura* (architecture en trompe-l'œil) auprès d'Hardouin-Mansart : il participa ainsi aux décors des pavillons de Marly, de 1680 à 1691, à la composition architecturale de la célèbre vue de Charles-François Poerson et Jean-Baptiste Blain de Fontenay, *Intérieur d'une galerie en perspective*, de l'escalier de la Reine à Versailles en 1701, ainsi qu'aux ornements et à la *quadratura* de la voûte de la chapelle de Versailles dans les années 1700. Ceci lui valut de figurer dans l'*Abrégé de la vie des peintres* de Dezallier d'Argenville[20].

Surtout, Pierre Meusnier était lié par son père aux cercles des familles d'Orléans et Voyer d'Argenson en tant qu'assistant du peintre du roi, Antoine Coypel, auteur fameux de la voûte susdite, mais aussi de celle de la galerie d'Enée au Palais-Royal en 1702-1705, puis du décor du salon de l'hôtel d'Argenton, futur d'Argenson, *Triomphe de l'Amour des Dieux* en 1708[21].

Pierre Meusnier se forma, quant à lui, auprès des principaux collaborateurs d'Hardouin-Mansart que furent Pierre Cailleteau dit Lassurance et Jean Aubert, sur les chantiers de l'hôtel de Lassay (1724-1726) et du Palais-Bourbon (1726) à Paris, notamment. À la mort de son père en 1734, il était inspecteur des Ponts et Chaussées, ce qui contribuera à sa désignation au service des turcies et levées de la Loire, dans les années 1740, lors de son installation en Val-de-Loire[22].

De 1738 à 1741, Jean Aubert, architecte et contrôleur des Bâtiments du roi, se vit confier la construction du Logis Bourbon pour les filles de Louis XV à l'abbaye de Fontevraud **(fig. 7)**. Il missionna Pierre Meusnier à cet effet, lequel procédera à la vérification des ouvrages en tant qu'inspecteur des Bâtiments du roi. Meusnier étendra et réaménagera le bâtiment en 1747-1748 sous la conduite du Premier architecte du roi, Ange-Jacques Gabriel, réalisant notamment une chapelle et de nouvelles cuisines. Sa présence à l'abbaye royale lui valut son installation définitive en Touraine et son immense succès dans la province[23].

Rappelons que Jean Aubert fut, avec Robert de Cotte, ceux-là même qui avaient contribué à la conversion du dernier Mansart à l'architecture au début des années 1730 (1732-1734)[24]. Aubert et De Cotte logeaient en effet tous deux à l'hôtel de Sagonne

porte fournit les futs des colonnes du portail de l'archevêché (actuel musée des Beaux-Arts).

L'attribution de la porte à Hardouin-Mansart n'avait pas lieu d'être puisque l'architecte en était Martin Baudequin, « architecte, sculpteur et maitre maçon », natif de Limoges, établi à Tours, paroisse Saint-Pierre-du-Chardonnet. L'entrepreneur était, quant à lui, Pierre Berthet (précisions aimablement communiquées par feu M. Ludovic Vieira). Rappelons toutefois que tout projet en l'honneur du roi était visé nécessairement par l'agence de ses Bâtiments en la personne de son premier architecte et surintendant des Bâtiments, Jules Hardouin-Mansart à cette époque. Celui-ci dut apporter quelques modifications au projet final, d'où l'attribution qui put lui être faite. Cette porte est observable sur plusieurs vues de la ville au XVIII[e] siècle.

17. Hôtel situé 18 rue Hoche à Versailles. Le logis érigé par l'architecte entre cour et jardin subsiste toujours (cf. Cachau, 2004, t. II, p. 1154-1156).

18. Cf. note 9. Sur la famille Letellier et Mansart de Sagonne, cf. Cachau, 2004, t. I, p. 309-312 et t. II, p. 1134-1146 (Saint-Louis de Versailles) et 1328-1332 (pavillon Letellier).

19. Il est dit avoir 37 ans à son mariage en 1748 (cf. note 39) et 70 ans et demi à son décès en septembre 1781 (cf. note 40), ce qui situe sa naissance vers mars 1711. Nous remercions Gilbert Wycke de ses aimables précisions. Sur Philippe Meusnier, cf. Guichané, 2014. Sur Jean Meusnier, ibid, p. 15.

20. Cf. Guichané, 2014, p. 61-65.

21. *Ibid.*

22. *Ibid.*, p. 45.

23. Cf. Poignant, 1966 (rééd. 2018), p. 153-193 et Cachau, 2013, p. 15. Nous réexaminerons plus en détail le rôle de Meusnier à Fontevraud dans un prochain article.

24. Cf. Cachau, 2004, t. I, p. 199-201.

**Fig. 7 :** Pierre Meusnier : Logis Bourbon à l'abbaye de Fontevraud, 1738-1741, (cl. Ph. Cachau).

de la rue des Tournelles à Paris[25]. Meusnier y côtoya sans aucun doute, durant sa période parisienne, notre Mansart dont la notoriété à Paris et Versailles allait alors crescendo. Il en retînt visiblement son sens du détail, la qualité de l'ornementation et des profils, voire le goût du borrominisme parfois[26].

Outre de nombreux hôtels et maisons à Tours (maison personnelle[27], hôtels Lefebvre de Montifray [Mame][28], Liebert de Nitray, de la Falluère, Fontenay-Davidsard dit « du curé de Tours » **(fig. 8)**, Papion [démoli][29]…), Meusnier était d'autant plus en vue en Touraine qu'il se vit confier, des années 1750 aux années 1770, une vingtaine de châteaux et manoirs dont certains demeurent encore à identifier : châteaux d'Argenson à Maillé, de l'Olivier à Rochecorbon[30], de la Borde à Joué-les-Tours, de la Farinière à Cinq-Mars-la-Pile, de Grillemont à La-Chapelle-Blanche-Saint-Martin pour François-Balthazard Dangé d'Orsay, allié des Voyer d'Argenson lui aussi, établi près de leur fief des Ormes, La Rochefuret à Ballan-Miré, de la Gruette à Saint-Cyr-sur-Loire, de la Branchoire à Chambray-lès-Tours[31].

Citons aussi les manoirs de Pilorget à Saint-Symphorien, des Basses-Rivières à Rochecorbon,

**Fig. 8 :** Pierre Meusnier : Hôtel Fontenay-Davidsard dit « du curé de Tours », milieu XVIII[e] (cl. Ph. Cachau).

de la Gagnerie à Saint-Cyr-sur-Loire, de la Barre à Montlouis-sur-Loire, de la Vallée à Sainte-Radegonde, etc.

Meusnier édifia ou remania également des édifices religieux : portail, pavillons, clôtures et autres bâtiments de la chartreuse du Liget à Chemillé-sur-Indrois, près de Loches (1740-1750), bâtiments claustraux de l'abbaye Notre-Dame de Noyers sur la Vienne (1760)[32].

L'une de ses plus grandioses réalisations en Touraine fut le château des Ormes pour l'ancien ministre de la Guerre de Louis XV, Marc-Pierre, comte d'Argenson. Ce dernier profita de son royal exil pour faire agrandir le bâtiment, de 1757 à 1764, de part et d'autre du logis central, bâti un siècle plus tôt, par des pavillons symétriques avec vastes ailes en retour disposés au nord et au sud **(fig. 9)**[33].

Quelques temps auparavant, le dernier Mansart avait œuvré pour son fils, Marc-René, marquis de

25. Hôtel de Jules Hardouin-Mansart situé aujourd'hui au 28 rue des Tournelles. Il fut érigé avec son frère Michel en 1667-1668. Il se composait de trois maisons dont une donnait sur le cul-de-sac du Pas-de-la-Mule. Y logeaient aussi Robert de Cotte, beau-frère d'Hardouin-Mansart, et sa famille. Jean Aubert décéda dans cet hôtel en 1740. Cf. Cachau, 2004, t. I, p. 68-70 (hôtel de Sagonne).

26. Voir plus bas l'analyse sur le Palais du Commerce.

27. Sis 24 rue de la Préfecture.

28. Cf. Moyet, 2016.

29. Emplacement de l'hôtel de ville actuel.

30. Cf. Mettavant, 2017.

31. Cf. Desbourdes, 2015.

32. Éléments aimablement communiqués par feu M. Ludovic Vieira. Sur la chartreuse du Liget, cf. Meunier, 2007. Nous remercions l'auteur de ses précisions. Sise sur la commune de Nouâtre, Notre-Dame de Noyers se trouve à peu de distance en aval du château des Ormes, propriété des Voyer d'Argenson, sur la Vienne.

33. Cf. Cachau, 2013, p. 15.

**Fig. 9 :** Pierre Meusnier : Pavillons et aile gauche du château des Ormes, 1757-1764 (cl. Ph. Cachau).

Voyer, au château et aux haras royaux d'Asnières-sur-Seine (1750-1755), ainsi qu'à la maison de plaisance de sa mère, la comtesse d'Argenson, dites « des Italiens », à Versailles (1752)[34]. Cette famille est donc l'autre point commun de nos deux architectes.

Les liens de Meusnier avec les Voyer d'Argenson, établis grâce à son père, devait subsister jusqu'à la fin des années 1760 au moins puisque le marquis de Voyer lui confiera, vers 1765, la reconstruction du château d'Argenson à Maillé, demeuré inachevé[35]. En juillet 1768, le marquis sollicitera du directeur des Bâtiments du roi, le marquis de Marigny, en reconnaissance de ses services et de son talent, quelques faveurs pour « M. Meusnier architecte de Tours »[36].

Outre ses activités d'architecte et d'ingénieur sur la Loire, Meusnier participa activement à la gestion municipale de Tours en tant qu'échevin de 1765 à 1771. De 1767 à 1774, en compagnie de Jean Hallouin, entrepreneur des ouvrages du roi, il assista le maire dans ses travaux d'urbanisme. Il assura ainsi la maitrise du patrimoine immobilier de la ville, visant notamment les mémoires des artisans lors de la vérification des ouvrages[37].

Avec la vogue croissante du néo-classicisme dans les années 1760-1770, son style rocaille apparut de plus en plus démodé. Les commandes se firent donc plus rares. La décennie 1770 s'avéra ainsi particulièrement difficile et il se vit contraint, en 1772, de réduire son train de vie en mettant en communauté ses biens avec ceux de sa belle-fille, Jeanne-Louise Lesfilles, née d'un premier mariage d'Anne Lacombe, son épouse décédée, avec Paul Lesfilles, bourgeois de Paris, exposant que « la modicité de leur fortune ne leur permettoit pas de vivre divisément avec commodité et décence (…) »[38].

L'architecte avait épousé Anne Lacombe – alors tous deux domiciliés paroisse Saint-Vincent à Tours –, le 24 février 1748, à Paris. L'épousée, âgée de 48 ans, était veuve de Paul Lesfilles[39].

34. Cf. Cachau, 2004, t. II, p. 1161-1177 et 1314-1318. Cf. également nos articles : « La maison des Musiciens Italiens de Montreuil à Versailles », *Cahier Philidor*, n° 35, décembre 2008, p. 1-59 (étude en ligne sur le site du Centre de Musique baroque de Versailles, http://philidor.cmbv.fr) ; « Le mécénat du marquis de Voyer au château et aux haras d'Asnières-sur-Seine : enjeux politiques et culturels (1750-1755) », *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français*, année 2013, 2017, p. 139-171.

35. La date de 1765 est donnée par feu M. Vieira.

36. Archives nationales : O[1] 1199, fol. 189. Dans sa requête du 31 juillet 1768, le marquis de Voyer sollicitait une pension sur les Bâtiments du roi « pour le récompenser de dix années de service qu'il a rendu à Mesdames pendant leur séjour à Fontevrault ».

37. Cf. Caillaud, t. I, p. 64-65.

38. Tours, Archives départementales, 3 E 1/941 : acte du 30 mai 1772 et cf. Caillaud, *ibid*.

39. BNF, Manuscrits, Nouv. Acq. Fr. 12156, fichier Léon de Laborde, t. 119, vue 76 (en ligne sur Gallica). Paul Lesfilles apparait comme un proche d'Eusèbe Chaspoux, marquis de Verneuil, lequel lui avait délégué l'administration de la fameuse *Gazette de France* en tant que commis, ce qui en fit un véritable directeur. Il élargit ainsi la diffusion à toute la France avec son confrère Nicolas Bardou (cf. *Le journalisme d'Ancien Régime*, Pierre Rétat [dir.], Lyon, 1982, p. 50). Le journal se trouvait aux galeries du Louvre, faisant de Lesfilles un voisin des Académies royale d'architecture, de peintures et sculptures au Louvre, ainsi que du cénacle D'Orléans-D'Argenson au Palais-Royal (précisions de M. Wycke).

Pierre Meusnier décéda à Tours, le 29 septembre 1781, âgé de 70 ans et six mois, veuf et sans enfant, qualifié d'« ingénieur du roi, ancien échevin de cette ville » dans son acte d'inhumation du lendemain à la paroisse Saint-Etienne en présence de Pierre et Michel Gille, prêtre et aumônier de l'Hôtel-Dieu[40]. Sa belle-fille Jeanne-Louise demeura sa seule et unique héritière[41].

## ■ État du Palais du Commerce au XVIII[e] siècle

Au XVIII[e] siècle, le Palais du Commerce se trouvait rue neuve des Jésuites (actuelle rue Jules Favre), paroisse Saint-Saturnin[42]. Il est décrit ainsi dans le terrier de la paroisse Saint-Julien en 1761 :

« L'hôtel et grande maison où s'exerce la justice consulaire de cette ville de Tours est située à l'orient de la rue Neuve, dite à présent rue des Jésuites, paroisse Saint-Saturnin, qu'ils ont fait construire et rebâtir au total à neuf, en les années 1757, 1758 et 1759 ; consistant en quatre corps de logis, s'entretenant et se communiquant les uns les autres, formant un carré long de bâtiments, une grande cour pavée dans le milieu où [se trouve] le puy à pompe ; ayant le dit hôtel son entrée et sortie de ladite rue par une grande porte cochère et vestibule où est un grand escalier [à droite] ; composé de caves voûtées et chambres basses, magasins, cabinets, bureaux, galeries basses et une grande salle basse voûtée où se fait la vente[43], une grande salle haute au-dessus, où se tient l'audience dans laquelle est la chapelle[44], plusieurs chambres hautes, cabinets, galeries, corridors, deux autres escaliers, greniers et combles sur le tout couvert d'ardoises »[45].

Bâti en pierre de taille de la région, de Bourré précisément[46], l'édifice formait, comme le montre le plan terrier **(fig. 10)**, un quadrilatère parfait, bordé au-devant, à l'ouest, par la rue susdite. Il sera étendu au sud par l'adjonction d'un bâtiment annexe en 1920-1924. La symétrie de l'élévation sur la rue n'est pas parfaite puisqu'elle fut prolongée de deux travées supplémentaires au-delà du pavillon droit : il faut voir là une modification en cours de réalisation du projet initial.

Le Palais du Commerce était entouré, à l'est, par les maisons dites « de la Ferrandière », propriétés de Catherine Maugeant, veuve d'Adrien Girollet de Boisrenault, marchand fabricant à Tours, dans la cour desquelles le bâtiment disposait d'une issue par une porte donnant sur la Grande Rue qui bordait l'ilot au nord.

De ce côté-ci, le Palais était entouré de plusieurs maisons, à savoir : celles du sieur François Mioult, de la demoiselle Anne Simonneau, de la veuve de Boislecomte, du sieur Gilles Lefebvre, marchand, et d'une autre dépendant de l'hôpital de la Charité. Enfin, au sud, il était bordé par la maison du marchand Guillaume-Louis Chauvin[47].

Toute l'activité commerciale du bâtiment s'organisait autour de la grande cour centrale **(fig. 11)**. Suivant l'esprit borrominien[48] en vigueur chez les architectes rocailles, cette cour présente des pans concaves dans sa partie supérieure **(fig. 12)** qui avaient sans doute contribué à l'attribution des historiens à Mansart de Sagonne, féru du procédé[49]. Outre la grande salle des ventes évoquée, on y trouvait le bureau de l'« aunage », ou des mesures, et la « bourse » des draps et tissus de laine. Leur affectation fut mentionnée en lettres d'or sur de magnifiques cartouches rocailles disposés au-dessus de l'entrée **(fig. 13)**.

On accédait aux « bureaux et à la grande salle du consulat », à l'étage, par un escalier monumental à double volées symétriques, disposé au centre de la cour, dans l'axe du passage de porte cochère. Le palier central était agrémenté d'une grande niche coiffée d'un superbe motif rocaille **(fig. 14)**. À l'extérieur, l'escalier était précédé de sept marches.

L'accès à l'étage noble se faisait également par un escalier, plus modeste, à droite du passage de porte cochère **(fig. 15)**.

## ■ Un bâtiment proche des créations de Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne

Les lignes harmonieuses du bâtiment, l'élégance de ses proportions, la régularité des travées, le style borrominien, la belle ornementation rocaille, la qualité

40. Tours, Archives départementales, 6NUM6/261/104 : BMS de Saint-Étienne de Tours (Saint-Etienne extra), 1781, fol. 15v° (cliché 17).

41. AD 37, 3 E 1/962 : Inventaire du 4 décembre 1781. Il est possible que le général tourangeau, Jean-Baptiste-Marie-Charles Meusnier (1754-1793), lui soit apparenté, son père ayant eu deux frères (cf. Guichané, 2014, p.16).

42. 6 rue Jules Favre aujourd'hui. Cf. note 9.

43. Appelée communément « halle au drap ». Là, se tenait chaque vendredi le marché aux draps de laine de toute la province (cf. Giraudet, 1844).

44. La chapelle fut démolie en 1791. Sur le réaménagement de cette salle à la fin du XIX[e] et au début du XX[e] siècle, cf. Droguet, 1993, p. 180-182.

45. Tours, Archives départementales, H 528, article 327, p. 612.

46. Cf. Caillaud, 2018, t. I, p. 59. Cette pierre servit au château du Chenonceau notamment.

47. Cf. note 9.

48. Francesco Borromini (1599-1667), architecte italien réputé pour son goût des plans complexes, des courbes et des contre-courbes.

49. À la maison Saint-Chaumont à Paris (fig. 19), à l'hôtel de Mannevillette et à l'église Saint-Louis (actuelle cathédrale) à Versailles notamment. À ce propos, cf. Cachau, 2004, t. I, p. 1054-1076.

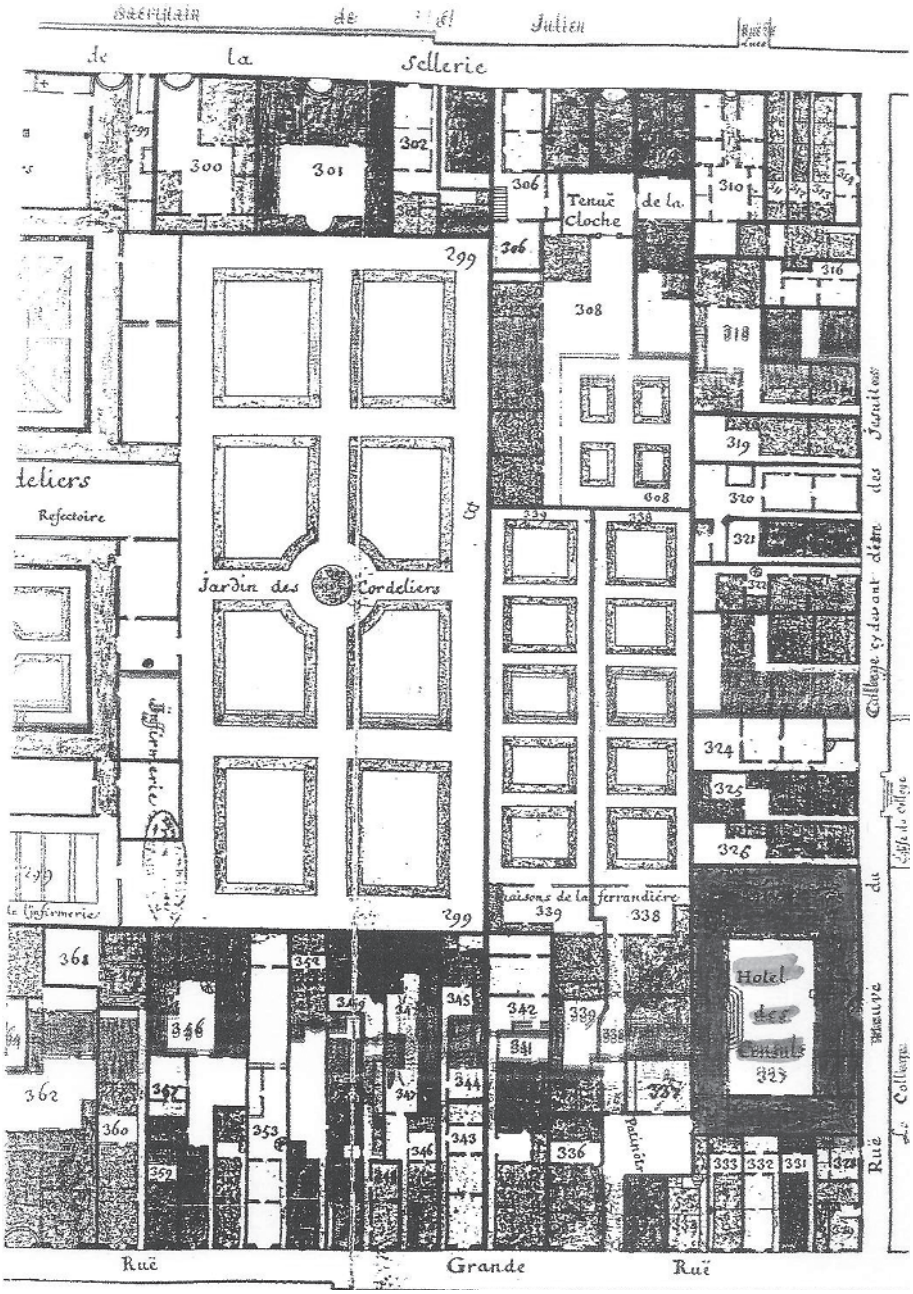


**Fig. 10 :** Plan terrier de la paroisse Saint-Julien avec le Palais du Commerce, XVIII[e] siècle, Archives départementales d'Indre-et-Loire, H 528 (2 Mi 13).

des ferronneries[50], tout évoque le subtil mélange de grâce, de sobriété et de raffinement de l'architecture de Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne[51]. On est en effet ici loin de l'académisme et de la sévérité classique d'un Ange-Jacques Gabriel ou des fantaisies rocailles d'un Jean-Michel Chevotet ou d'un Louis-Adam Loriot, autre grands noms de l'architecture française du moment.

Comment ne pas penser à la maison Clautrier de notre Mansart dans le jeu particulier des clefs saillantes au lieu et place des traditionnelles agrafes rocailles au-dessus des croisées **(fig. 11 et 16)** ? Comment ne pas évoquer non plus son projet pour l'hôtel de ville de Marseille **(fig. 5)**, les châteaux de Jossigny ou de Jägersburg **(fig. 3 et 17)** dans la délicate association du refend et des parties lisses, dans les effets de ressauts et le subtil dessin des ouvertures ?

50. À ce propos, cf. Grzésiak, 2005.

51. Louis Mirault avait remarqué également que « la cour d'honneur avec son style harmonieux et reposant [est] bien dans la manière de Mansard à qui elle fut attribuée » (cf. Mirault, 1927, p. 18). Paul Vitry fit le même rapprochement (*ibid.*, 1907, p. 116).

**Fig. 11 :** Pierre Meusnier : flanc droit de la cour avec pan concave, 1757-1759 (cl. Ph. Cachau).

**Fig. 12 :** Pierre Meusnier : pavillon central du Palais du Commerce dans la cour, 1757-1759 (cl. Ph. Cachau).

**Fig. 13** *(à gauche)* **:** Pierre Meusnier : détail d'une des agrafes au-dessus des entrées de la cour, 1757-1759 (cl. Ph. Cachau).
**Fig. 14** *(à droite)* **:** Pierre Meusnier : niche centrale de l'escalier à double volées au centre de la cour, 1757-1759 (cl. Ph. Cachau).

La prodigalité ornementale sur certaines parties du bâtiment – essentiellement sur les frontons des avant-corps sur rue et en fond de cour **(fig. 1 et 11)**, voire dans le passage de porte cochère **(fig. 18)**[52] – sont effectivement proche de la manière du dernier Mansart. Les ornements ne sont pas éloignés, dans la qualité du dessin et de l'exécution, de ceux

52. Le fronton de l'avant-corps central, mutilé à la Révolution, fut rétabli durant la campagne de restauration de 1879-1892. Il figure

**Fig. 15 :** Pierre Meusnier : Escalier à droite du passage de porte cochère, 1757-1759 (cl. Ph. Cachau).

**Fig. 18 :** Pierre Meusnier : Motif rocaille sous le passage de porte cochère, 1757-1759 (cl. Ph. Cachau).

**Fig. 16 :** Détail de la partie centrale de la maison Clautrier, 56 rue des Francs-Bourgeois à Paris, 1752, détail (cl. Ph. Cachau).

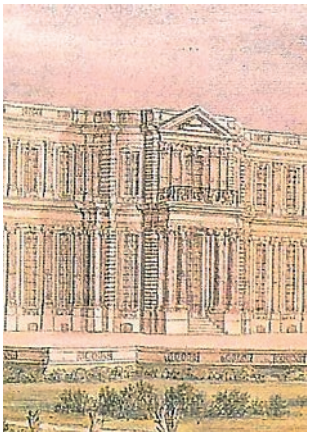

**Fig. 17** *(à gauche)* **:** Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne : Château de Jägersburg (Allemagne), détail du pavillon central du côté du jardin, 1752-1756 (peint par Philip Adolf Leclerc, 1786, collection privée). **Fig. 19** *(à droite)* **:** Pierre Meusnier : Ornement rocaille dans le grand escalier en fond de cour, 1757-1759 (cl. Ph. Cachau).

**Fig. 20 :** Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne – Nicolas Pineau : Maison des dames de l'Union chrétienne, dite de Saint-Chaumont, 226 rue Saint-Denis à Paris, côté jardin (cour actuelle), 1734 (cl. Ph. Cachau).

d'un Nicolas Pineau ou de son fils Dominique **(fig. 19-20)**[53].

On retrouvera aussi l'originalité d'esprit de notre Mansart dans les pilastres à refend, d'ordre ionique, disposés sur les murs d'échiffre de l'escalier principal en fond de cour **(fig. 21)**. La position biaise des chapiteaux, quoique peu orthodoxe en matière d'usage des ordres, reflète assez bien la fantaisie d'un Mansart de Sagonne qui appréciait distinguer ainsi ses bâtiments.

Ces formules seront reprises par Pierre Meusnier dans ses hôtels tourangeaux de la seconde moitié du siècle comme l'a bien exposé Paul Vitry[54].

L'activité de nos deux architectes pour la famille Voyer d'Argenson dans les années 1750, ainsi qu'à Tours, leur lien commun avec Jean Aubert, leur maître, les avaient amenés, on s'en doute, à échanger leurs points de vue comme le fera plus tard un Julien-David Le Roy avec Charles De Wailly pour les chantiers du marquis de Voyer à Paris (hôtel de la rue des Bons-Enfants) et aux Ormes (château et grange-écurie)[55].

**Fig. 21 :** Pierre Meusnier : Détail du mur d'échiffre du grand escalier, 1757-1759 (cl. Ph. Cachau).

On comprend mieux, dès lors, ce qui avait pu conduire certains critiques à attribuer le bâtiment à l'architecte du roi, Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, au fait de sa renommée lors de sa réalisation, plutôt qu'à Pierre Meusnier, architecte réputé, certes, mais en Touraine seulement et qui n'avait donc pas la dimension du premier.

Nos recherches documentaires à l'occasion de notre thèse, dans les années 1990 et 2000, ont ainsi permis de confirmer l'attribution au Tourangeau et de lui rendre ainsi la justice qu'il mérite.

les armes de la ville de Tours entourées des attributs du commerce sur la Loire. Au-dessous, sur le cintre de la croisée médiane, un écusson rocaille contient les attributs de la justice afin de signaler la fonction judiciaire du bâtiment.

Dans la cour, le fronton brisé au bas abrite les armes de la monarchie. Ce fronton, surmonté de vases symétriques, sera repris en 1772 par Meusnier à l'hôtel Lefebvre de Montifray.

53. Fameux sculpteurs ornemanistes de style rocaille avec lesquels travaillait Mansart de Sagonne (cf. Cachau, 2004, t. I, p. 322-347).

54. Cf. bibliographie, p. 118-119.

55. Cf. Philippe Cachau, « Julien-David Le Roy (1724-1803). Correspondance avec le marquis de Voyer (1766-1777) », *Le Journal des Savants*, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Institut de France, nº 1, janvier-juin 2020, p. 211-307.

## ■ Bibliographie


BAUCHAL (Charles), *Nouveau dictionnaire biographique et critique des architectes français*, Paris, 1887, p. 398.

BLONDEL (Jacques-François), *Introduction Contenant quelques observations sur plusieurs Edifices des Villes d'Orléans et de Blois, des Chateaux de Chambord et d'Amboise, de la Roche-Courbon, de l'Abbaïe de Marmoutiers, de la ville de Tours, et du château de Richelieu divisée en huit sections*, Paris, 1760.

BOSSEBOEUF (Louis-Auguste) (chanoine), *Les maisons historiques de Tours*, Tours, s.d.

CACHAU (Philippe), *Jacques Hardouin-Mansart de Sagonne, dernier des Mansart (1711-1778)*, thèse d'histoire de l'art sous la direction de Daniel Rabreau, Université Paris-I, 2004, t. II, p. 1333-1337.

CACHAU (Philippe), *Le château des Ormes*, coll. Parcours du Patrimoine, service Inventaire Poitou-Charentes, 2013.

CAILLAUD (François), *Le palais du commerce de Tours. Entre architecture publique et hôtel aristocratique*, master 2 sous la direction de Christophe Morin, Université de Tours, 2018 (2 tomes).

CARRÉ DE BUSSEROLLE (Jacques-Xavier), *Dictionnaire géographique, historique et biographique d'Indre-et-Loire et de l'ancienne province de Touraine*, t. V, Tours, 1883, réédition 1966, p. 299-300.

CLAVIER (Martine), *Le palais du Commerce de Tours*, licence d'histoire de l'art, Université de Tours, 2002.

COZETTE (Pierre), « La juridiction consulaire de Tours », *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. XXXIV, années 1964-1966, 1967, p. 283-287.

DELAIRE (Edmond-Augustin), *Les architectes-élèves de l'école des Beaux-Arts*, Paris, 1907, p. 338.

DESBOURDES (Delphine), *Le château de la Branchoire à Chambray-lès-Tours*, master I, Université de Tours (Intru), 2015.

DESTRÉGUIL (Henri), *Petit guide-itinéraire de Tours avec plan*, Tours, s.d., p. 9.

DROGUET (Vincent), « Tours, décor et mobilier des édifices religieux et publics », *Cahiers du patrimoine*, service régional de l'Inventaire général, DRAC Région Centre-Val-de-Loire, Orléans, 1993, p. 179-182.

FAYE (Henri), *La juridiction consulaire de Tours (1565-1903)*, Tours, 1903, p. 24-29.

GALLET (Michel), *Paris domestic architecture*, Londres, 1972, p. 165.

GIRAUDET (Alexandre), *Tours, ses monuments, son industrie, ses grands hommes. Guide de l'étranger dans cette ville et ses environs,* Tours, 1844, p. 213-215.

GIRAUDET (Eugène), *Histoire de la ville de Tours*, Tours, 1873, réédition Bruxelles, 1976, p. 202.

GIRAUDET (Eugène), *Les artistes tourangeaux. Architectes-armuriers-brodeurs (…). Notes et documents inédits*, Tours, 1885, p. LI-LII.

GIRY (Alfred de), *Deux siècles d'économie tourangelle vécus par la chambre de commerce et d'industrie*, Tours, 1981, p. 17-18 et 33-35.

GRANDMAISON (Charles), *Guide du voyageur sur les chemins de fer de la Vendée. De Tours aux Sables-d'Olonne*, Tours, 1875, p. 34.

GRZÉSIAK (Maryline), « Le fer forgé architectural à Tours entre 1670 et 1770 : du style Louis XIII au style Louis XV », *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. 51, 2005, p. 195-197.

GUÉRITTE (Armand), *Le Vieux Tours. Architecture-archéologie*, Paris, 1908.

GUICHANÉ (Maud), *Philippe Meusnier (1656-1734). Peindre l'architecture sous l'Ancien Régime*, mémoire de l'École du Louvre (Olivier Bonfait dir.), septembre 2014, 2 tomes.

HAUTECOEUR (Louis), *Histoire de l'architecture classique en France*, t. IV, Paris, 1952, p. 173.

JEANSON (Denis), *Sites et monuments du grand Tours*, Tours, 1973, p. 61.

LIVERNET (Simon), *Tours du XVIII^e^ au XX^e^ siècle. La conservation des éléments anciens dans une ville moderne*, thèse d'histoire soutenu à l'Université Paris-IV en 1981, 3 tomes, t. I, p. 139 et 250.

LIVERNET (Simon), *Le guide de Tours et de la Touraine,* Lyon, 1989, p. 167.

MAILLARD (Christophe), *Le chapitre et les chanoines de la « Noble et Insigne Église de Saint Martin de Tours » au XVIII^e^ siècle (1709-1790)*, thèse d'histoire soutenue à l'Université Michel-de-Montaigne-Bordeaux 3 en juin 2007, 3 tomes, t. III, p. 1993.

METTAVANT (Claude), *L'Olivier. Château du XVIII^e^ siècle – Rochecorbon*, Rochecorbon, 2017.

MEUNIER (Christophe), *La Chartreuse du Liget*, Chemillé-sur-Indrois, 2007.

MOYET (Agathe), *L'hôtel Mame à Tours*, mémoire de master I, Université de Tours (Intru), 2016.

MIRAULT (Louis), « Le palais du commerce de Tours et sa salle d'exposition », *Revue générale du centre-ouest de la France*, septembre 1927, no 7, p. 18-21.

PÉROUSE DE MONTCLOS (Jean-Marie), *Le guide du patrimoine du Centre-Val de Loire*, Paris, 1995, p. 623.

POIGNANT (Paul), *Tours. Description de la ville, histoire et monuments. Les châteaux de la Loire*, Tours, 1934, p. 31.

POIGNANT (Simone), *L'abbaye de Fontevrault et les filles de Louis XV*, Paris, 1966, rééd. 2018.

PRÉTESEILLE (Bernard), « La juridiction consulaire de Tours », *Bulletin de Société Archéologique de Touraine*, t. XXXIV, 1964-1966, pp. 283-287.

RANJARD (Robert), *La Touraine archéologique. Guide du tourisme en Indre-et-Loire*, Tours, 1949, p. 25.

RUSSO (Kathleen), *Macmillan encyclopedia of architects*, t. III, Londres, 1982, p. 99.

*Tours, ses monuments, son industrie, ses grands hommes, guide de l'étranger dans cette ville et ses environs*, Tours, 1844, p. 213-215.

VIALLES (Hélène), *Tours pas à pas. Ses rues. Ses monuments. Ses hommes célèbres*, Roanne-le-Coteau, 1985, p. 25.

VITRY (Paul), *Les villes d'art célèbres. Tours et les châteaux de Touraine*, Paris, 1907, p. 115-116.